

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 41

Artikel: Une journée à Neuchâtel : les canardières. - La chasse aux canards
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

je ne sais trop pourquoi les pieds nous font particulièrement mal. C'est alors que, pour nous faire oublier ces petits malaises, l'aimable prévoyance de nos amphitryons nous a ménagé la surprise de feux d'artifice des mieux réussis, et que les jeunes gens applaudissent bruyamment. Les demoiselles s'abstiennent pour ne pas compromettre le décorum qu'on exige d'elles. Après quoi, le retour s'effectue par un beau clair de lune, qui a l'indiscrétion de trahir, je crois, un ou deux bâillements. Eh bien, Monsieur du « bon vieux temps, » comparez nos plaisirs avec ceux de votre jeunesse, et ne soyez plus ridicule ou maniaque.

Sophie TROTTEVILLE.

UNE JOURNÉE A NEUCHATEL

Les canardières. — La chasse aux canards.

III

Nos lecteurs ont compris, dès le début de ces articles, que notre intention n'était pas de passer en revue les divers produits de l'exposition, et de répéter ainsi ce qui a été dit dans tous les journaux. Nous nous bornons, en effet, à quelques notes, quelques croquis pris au hasard.

Samedi, nous avons parlé des abeilles, aujourd'hui nous donnerons un coup d'œil dans le joli pavillon renfermant tout un attrail d'engins de pêche et de chasse. L'attention des visiteurs y était tout particulièrement attirée par d'énormes canardières de 3 à 5 mètres de long, disposées sur des canots si étroits qu'ils laissent à peine au chasseur la place nécessaire pour s'y coucher et guetter au loin le gibier sans se laisser apercevoir.

Deux bons vieux paysans des environs de Morges restèrent longtemps ébahis en présence de ces armes gigantesques. L'un d'eux disait à demi-voix :

— Ne compreingno pas coumeint dau diablio pâovont cein eincrossa.

— Oh ! ajoutait l'autre, cein dâi étrè dâi fusi dâo teimps dâi z'anciens Suisses, io yavâi dâi lulus pe solido què no. Su sûr que manyivont cein coumeint dâi z'allumettè... N'est-ce pas, mossieu, fit-il en s'adressant à une des personnes qui se trouvaient près de lui, que ces fusi sont du temps de Guillaume Tè ?... On ne pourrait pas ça manier, nous autres.

— Ces armes, répondit la personne interpellée, ne sont point faites pour être mises à l'épaule ; elles restent posées là sur ce support à pivot ; et le chasseur, couché dans le fond du bateau, ne fait que leur imprimer le mouvement nécessaire pour viser le gibier.

— Bah !... Y me semblait bien ; je me disais, c'est pas un Martinique ; c'est pas ce qu'ils appellent un Rémingueton... Oui, oui, je vois, mossieu, ils sont posés sur une espèce d'affût... Tonnerre, quelle crachée !... Y doit falloir au moins un quarteron de grenaille...

On se représente les rires que ces naïves réflexions provoquaient dans l'entourage. — Mais laissons nos deux campagnards pour dire un mot, en passant, de la chasse aux canards sauvages sur le lac de Neuchâtel.

Les chasseurs partent ordinairement de grand matin sur leur petit bateau plat, connu sous le nom de *loquette*. Ils cheminent d'abord avec une rame taillée d'un seul morceau et qu'on manie debout ; puis, quand ils sont à peu près à 500 mètres de la troupe de canards, ils prennent les *palettes*, rames écourtées dont on se sert lentement et sans bruit, couché sur le ventre, pour ne point donner l'éveil à la troupe. La canardière est braquée sur une fourchette de la proie, et émerge de 25 à 30 centimètres au-dessus de l'eau. Un fusil de chasse est à côté, destiné à achever le gibier qui ne sera que blessé.

Le chasseur, l'œil sur le but, les mains dans l'eau, fait avancer sa petite batterie flottante avec circonspection : Le moindre bruit, un craquement, un roseau qui frôle la loquette, peut réveiller les canards et les disperser avant d'être à leur portée. Arrivé à 50 pas, le chasseur, qui a navigué de façon à voir l'extrémité de son arme dirigée vers le but, abandonne les palettes, vise et fait feu. A travers la fumée, il aperçoit des victimes ; d'autres, qui ne sont que blessées, s'en vont battant l'eau de leurs ailes, pour retomber plus loin et se relever encore, jusqu'à ce que le fusil de chasse les ait achevées.

Parmi les faits éclatants de cette chasse, on citait, il y a quelques années, ceux de MM. Bourguignon et Verdan, qui abattirent, l'un 32 canards, l'autre 35, d'un seul coup de canardière.

Après le pavillon de la pêche et de la chasse, nous visitons le chalet, construction rustique charmante et des mieux réussies. De là nous passons aux instruments destinés à la fabrication du fromage. En voyant tant de perfectionnements, en voyant ces écrèmeuses à force centrifuge, ces presses, ces barattes marchant à la vapeur, ces belles chaudières reposant sur une garniture en tôle, on ne peut s'empêcher de se reporter 15 ou 20 ans en arrière, au temps de nos modestes fromagères de village. Nous y revoyons le fromager brassant le lait caillé dans la chaudière au moyen d'un jeune sapin écorcé dont les branches ont été coupées à 10 ou 12 centimètres de la tige ; nous le voyons accomplir sa besogne près d'un grand feu où pétillent les longues bûches de sapin, léché par la flamme qui entoure la chaudière, et aveuglé par la fumée qui remplit le local.

Et la baratte dont il fallait tourner la manivelle durant toute une matinée, avec ce bruit monotone de la crème frappée par les palettes de la roue intérieure, bruit qui devenait d'autant plus sourd que le beurre était près d'être formé : fla, fla, fla, — fla, fla, fla. On entendait parfois celui qui était chargé de ce long et monotone travail, appeler un passant par la fenêtre ouverte et lui dire : *Fréderi, viens voir tourner un moment, tu seras bon enfant.*

Et la presse, consistant dans un énorme caillou soulevé au moyen d'un levier, et qu'on laissait retomber de tout son poids sur le fromage tout fraîchement placé dans la forme.

Et les joyeux cancans près du feu, les bonnes histoires d'autrefois, les contes mystérieux, les épisodes des guerres du grand Napoléon, racontées pendant que le fromager accomplissait sa dure besogne : Tout cela est déjà bien loin de nous ; à peine

avons-nous le temps de nous en souvenir, tant les choses d'aujourd'hui vont vite et absorbent la vie.

Le jour où l'on « faisait le fromage » était du reste une petite fête pour la famille. La maman faisait goûter son beurre frais à ses voisines, préparait de larges tartines pour les enfants, envoyait du petit-lait rafraîchissant à quelque malade, et des soupières de laitage, mélangé de séré (*laitia*), aux pauvres du voisinage.

Parfois le fromager mettait tout son savoir à transformer une *matole* en pyramide surmontée d'ornements obtenus en faisant passer du beurre à travers les mailles d'un filet. C'était cette espèce de pièce montée qu'on plaçait avec orgueil au milieu de la table, pour le goûter du dimanche, ou les jours de fête ou de baptême.

En quittant la laiterie de l'exposition, nous retrouvâmes les paysans dont nous avons parlé, et qui se dirigeaient vers la halle des machines et instruments agricoles. L'un d'eux, apercevant une de leurs connaissances, lui cria :

— Bonjou, mossieu l'asseisseur, comment va la santé ?

— Pas mal, merci; où allez-vous comme ça ?

— Eh bien, nous allons donner un coup d'œil aux outils oratoires.

Nous terminons par la citation de quelques lignes glanées dans le numéro du *Démocrate* du 14 septembre, qui dit :

« Quelques accidents se sont produits à la cantine de fête. Le plus grave est celui dont un domestique d'écurie a été la victime. Le pauvre garçon a reçu dans la cuisse un coup de corne d'une des bêtes confiées à ses soins. »

Nous n'aurions jamais supposé que les bêtes à cornes fussent admises à la cantine.

(A suivre.)

L. M.

La trista fin d'on fretai.

Sè passè dài z'afférès dein stu mondo que sariont bin moljès à crairè se n'etiont pas contaiès pè dài dzeins dè sorta. L'est dinsè que y'ein a bin que ne vollont pas que sâi veré qu'on corbé aussè pu s'aguelhi ào fin coutset de 'na noyire avoué onna toma que l'avâi robâ pè la fretéri d'Epalindzo. Eh bin, démandâ pi à monsu Favrat ! que mémameint cein sè trâovè dein lè lâivro qu'on fâ recordâ ài z'infants pè lè z'écoulès. C'est assebin coumeint cé tsachâo qu'avâi perdu la pierra dè son pétâiru et que sè baillâ on pétâ su lo ge po férè épeluâ, que cein mette lo fû dein lo bassinet et que dâo mémo coup l'esterminâ onna lâivra, dou pédri, onna croubeliouâ dè bécassès, sein comptâ onna racilliâ dè moineaux et dè verdâirès : Y'ein a que font lè z'incrûdo.

Eh bin, tot cein n'est portant onco rein à coté dè cé malheu qu'est arrevâ dein lo canton dè Fribor à n'on pourro fretai que volliâvè férè se n'ovradzo, que cein est contâ pè on citoyein dè pè Mordze, que n'est pas moo dè la premire, l'est bin veré; mâ qu'ein arâi-te dè plie dè derè dâi dzanliès !

Lâi a dein lo canton dè Fribor, se desâi cé lulu, on gran domainio iô y'a tant dè vatsès, et dâi bounès, que n'ont ni prâo pliace et ni prâo bagnolets po

mettrè tot lâo lacé, et que l'ont dû crozâ on étang ein cimeint po lâi vouedi la traïta. Ora, po écrâmâ, l'ont du férè férè onna liquetta, kâ peinsâ-vo vâi ! on étang ! n'ia pas moian dè tot écrâmâ du su lo reboo. Adon on dzo que lo fretai s'étai eimbarquâ avoué la potse et on seillon po mettrè la cranma, ye fe férè, ne sé pas coumeint, onna tôle brelantchâ ào naviot, que lo pourro bougrou betetiulâ, tot vetu, dein lo lacé. Ora, ne sé pas se lo compagnon savâi nadzi, oï ào na ; mâtantiâ que lâi restâ bo et bin, et diabe lo pas qu'on lo ve ressailli dè per lé dedein. Et n'est pas tot : sédè-vo iô on a retrovâ lo coo dè cé pourro fretai ?

— Ao fond de l'étang, bin su, se desiront lè dzeins à quoii lo gaillâ dè Mordze contâvè l'afférè.

— Ao ouai ! que na ! se fâ lo lulu, et l'est cein que y'a dè pe tristo.

— Et iô l'a-t-on retrovâ ?

— Dein la drâtsse,... ein fondeint lo bûro !

UN ROMAN AU COLLÈGE

VII

Ce soir-là, chacun menait de front ses devoirs pour la classe et les divertissements qui lui étaient chers : l'un soignait ses vers à soie dont quelques-uns filaient déjà des cocons aux encoignures intérieures des pupitres ; l'autre surveillait sa popote mijotant dans une casserole de poupee enlevée à sa sœur ; l'ustensile de ménage reposait sur le trou de l'encrier mis à vide : au-dessous, dans l'intérieur du pupitre, une petite lampe à huile chauffait la cuisine ; un échafaudage de livres, habilement disposés au dehors, la protégeait contre l'œil du pion qui, du reste, était plongé tout entier dans la lecture de *Joseph Balsamo*. Plusieurs élèves, à son exemple, dégustaient dans leur coin des livres défendus. Martin, placé, comme je l'ai dit, vis-à-vis de moi, venait de m'envoyer à travers l'étude le signal convenu pour la transmission d'un télégramme, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et donna passage à M. Pichard.

Il arrivait grave et sévère, accompagné du professeur de huitième qui couchait dans l'établissement. Les ragots, les vers à soie et les romans disparurent en un clin d'œil au fond des pupitres. Zéphirin, qui ne se tenait jamais tranquille, était en ce moment accroupi sur son pupitre, en train de faire le singe, gesticulant et tirant la langue avec toutes sortes de grimaces pour exciter le rire de ses camarades.

L'entrée foudroyante du principal lui fit perdre l'équilibre et il décrivit en arrière une culbute aussi rapide qu'inopinée ; mais, comme il était élastique, sa tête porta sur le banc et, après avoir parcouru le demi-cercle, ses pieds se retrouvèrent à peu près à terre, sans savoir comment. Le professeur de huitième alla lui frotter les oreilles par autorisation spéciale des parents et M. Pichard lança un regard indigné au maître d'étude qui exerçait si singulièrement la surveillance.

— Tout le monde hors des bancs, dit-il d'un ton bref, et que chacun se tienne le dos au mur ; quiconque sera surpris s'approchant des tables sera chassé du collège.

Aussitôt il commença l'inspection des pupitres ; ce fut une rafle impitoyable et une consternation universelle. Casseroles, quartiers de pommes de terre, fragments de côtelettes de mouton, beurre pour la friture, hennetons, vers à soie, romans, tout fut frappé de saisie ; il fallut sonner le domestique et le faire venir avec un grand panier d'osier pour tout recevoir.

A la troisième table, en examinant un pupitre contigu